Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 19 (1931)
Heft: 81

Artikel: Études Critiques : Méthode d'Olympe
Autor: Palézieux, Etienne de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380209

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MÉTHODE D'OLYMPE

Jacques FARGES, docteur en théologie, docteur ès lettres : *Les idées morales et religieuses de Méthode d'Olympe*, et : *Méthode d'Olympe. Du libre arbitre.* Paris, Beauchesne, 1929.

Le temps de Sévère et de Dioclétien pour la vie des peuples, d'Origène et de Plotin pour la vie des âmes et des esprits est une mine d'enseignements pour l'heure actuelle. Sans croire à un renouvellement infaillible de l'histoire, le troisième siècle du christianisme est, on ne saurait le répéter assez, celui qui fournit le plus d'analogies avec l'époque dans laquelle nous vivons. L'édifice social était atteint à sa tête : le principe d'autorité ébranlé par la déchéance de la puissance impériale ; il était blessé dans sa structure même : une grave crise économique et sociale éprouvait les campagnes comme le commerce, portant atteinte à la pureté de l'art comme à la vertu des âmes.

Ce qui rend ce troisième siècle particulièrement attachant pour nous chrétiens du vingtième qui cherchons à sauver notre humanité par le règne de la paix et le souffle de l'Esprit, c'est le miracle chrétien qui s'y est accompli. L'originalité de ce siècle réside avant tout dans la vie des esprits ; à côté de la crise économique, politique et sociale, il y a cette effervescence religieuse, ce besoin d'une certitude sur laquelle l'âme puisse se reposer et vivre, alors que le monde a perdu son point d'équilibre. Les aspirations religieuses d'alors ne sont pas seulement le fait de quelques philosophes, de quelques mystiques ou des chrétiens : ce sont les besoins de la foule ; ils se trahissent dans le syncrétisme, dans le gnosticisme et dans le mysticisme de Plotin. Le christianisme se répand toujours davantage et devient de plus en plus influent ; l'exemple de ses martyrs stimule les énergies endormies. Constantin, par son habileté et son génie politique, saura discerner en lui le sérum capable de sauver la civilisation allant à sa perte.

A l'heure où les problèmes spirituels et moraux trouvent un écho dans le

cœur de ceux qui paraissent le plus éloignés des choses de l'âme et de l'esprit, à l'heure où les Eglises comprennent enfin que soumises à un même Chef elles doivent s'unir dans une même œuvre, travailler à une même paix, afin de devenir les guides qui conduiront notre monde à la régénération, à l'heure où théologiens et penseurs chrétiens, tant catholiques que protestants, découvrent des richesses méconnues dans la pensée d'un saint Augustin, d'un saint Thomas, d'un Luther ou d'un Calvin, il est prodigieusement intéressant de pénétrer la pensée religieuse de ce troisième siècle, qui vit à la fois la déchéance du monde antique et le christianisme s'affirmer comme triomphant là où le syncrétisme, le gnosticisme et le mysticisme plotinien se montraient inaptes à satisfaire le besoin religieux des âmes.

Il faut donc louer sans réserve tout effort effectué pour faire revivre les vestiges du christianisme à cette époque, d'autant plus que la littérature de langue française sur ce sujet mériterait d'être plus riche. Notre joie est réelle lorsque nous voyons un théologien catholique tenter un ouvrage proprement scientifique sur le christianisme grec aux premiers siècles, car dans le catholicisme nous avons vu trop souvent les auteurs subir l'influence des méthodes que Rufin appliquait à l'interprétation de la pensée d'Origène.

Que savions-nous de Méthode jusqu'ici ? En somme, fort peu de chose. Les diverses encyclopédies ou manuels d'histoire ecclésiastique lui réservaient une place plus ou moins grande et s'accordaient à dire de lui qu'il fut évêque d'Olympe, ville de Lycie en Asie Mineure, et qu'il mourut en 311, martyr de la persécution de Maximin Daïa. Saint Jérôme en faisait un évêque de Tyr(1). Certains textes slaves parlent de Méthode comme occupant le siège épiscopal de Philippes. Les sources sur Méthode sont donc fort peu nombreuses ; le manque d'accord quant à la détermination du siège épiscopal n'est pas fait pour éclaircir les données. Eusèbe, voulant passer Méthode sous silence, du fait que celui-ci était adversaire d'Origène, reproduit tout un fragment du Περὶ τοῦ αὐτεξουσίου de Méthode en lui assignant comme auteur un certain Μαξίμος(2).

Quant aux œuvres mêmes de Méthode, uniques sources de renseignements certains, une seule, le *Banquet des dix vierges*, a été conservée dans sa totalité en grec. De courts fragments de quatre œuvres disparues aujourd'hui subsistent dans leur texte original, dont une partie d'un traité contre Porphyre. Deux ouvrages sont conservés partiellement en grec, mais peuvent être complétés par la version slave. Enfin, cette version nous révèle quatre traités inconnus par ailleurs. Cette liste suffit à montrer les difficultés qui se présentent à qui veut obtenir une base sérieuse de documentation.

On connaissait Méthode comme étant le meilleur écrivain du christianisme hellénistique de la fin du troisième siècle ; c'est ce que M. Puech s'est efforcé d'établir(3). Admirateur de Platon, Méthode ne s'est pas inspiré de lui quant à la pensée seulement, mais aussi quant à la forme littéraire. Méthode con-

(1) *De vir. illustr.*, c. 83. — (2) Eusèbe, *Praepar. evang.*, VII, 21, 22. — (3) A. Puech, *Hist. de la littér. grecque chrétienne*, t. II.

struit la plupart de ses œuvres selon le thème des dialogues de Platon. On savait aussi qu'après Clément d'Alexandrie Méthode était le premier à avoir composé des œuvres religieuses à caractère lyrique. Méthode était connu en tant que philosophe, comme lecteur assidu et disciple de Platon ; en cela il était dans la lignée des grands Alexandrins Clément et Origène. Il l'était aussi par l'interprétation allégorique qu'il donnait des Ecritures. Mais il se déclarait adversaire d'Origène sur deux points capitaux : la doctrine de la création et la résurrection ; c'est ce qui fait de Méthode un des champions de la réaction de l'orthodoxie contre Origène. De plus, il s'opposait à Porphyre et au néo-platonisme qui niait l'incarnation de la divinité et croyait à une action primordiale des démons.

Ce sont à peu près tous les renseignements fournis par la littérature théologique sur Méthode. L'opinion reçue voulait que l'évêque d'Olympe ne fût pas un dogmaticien de grande envergure, ni de grande originalité. Le fait est que ce sont surtout ses traités de morale qui eurent le plus grande popularité : jusqu'au sixième siècle le Συμπόσιον est en vogue. Puis Méthode passe dans l'oubli, du moins en Occident. Pourtant le *Dictionnaire de Moréri*, ainsi que Guillon dans sa *Patrologie*, et Hauréau dans l'*Histoire de la littérature du Maine*, signalent une traduction française du Συμπόσιον faite par Tronchay, chanoine de Laval, alors qu'il était secrétaire de Lenain de Tillemont, pour sa sœur abbesse de Port-Royal.

Avec la découverte des textes slaves par Pitra, on put dès lors aborder de plus près l'étude de la pensée de Méthode. Bonwetsch, en particulier, lu consacra une monographie (1) faisant suite à son édition allemande des textes slaves. Puis en 1917 il fit paraître une édition critique des œuvres, tant grecques que slaves (2). Ce travail d'approche effectué, on était à pied d'œuvre pour entreprendre scientifiquement l'étude de la pensée de l'évêque d'Olympe. Divers articles de revues parurent, mais un ouvrage de base faisait défaut. Aujourd'hui nous croyons voir ce travail accompli, grâce au livre de M. Farges.

*
* *

Ancien élève du R. P. Cavallera, M. Jacques Farges, professeur au grand séminaire de Carcassonne, était à bonne école pour parler du troisième siècle. En vue de l'obtention du doctorat ès lettres en Sorbonne, M. Farges présente une thèse principale sur *Les idées morales et religieuses de Méthode d'Olympe*, et une thèse complémentaire sur *Le libre arbitre* chez Méthode.

Voulant parler dans cette présente étude d'une façon plus particulière de la thèse principale de M. Farges, nous nous bornerons à dire, à propos de la thèse secondaire, que son sujet peut bien former une étude à part dans la pensée de l'évêque d'Olympe ; que la traduction du Περὶ τοῦ αὐτεξουσίου

(1) N. Bonwetsch, *Die Theologie des Methodius von Olympus*, Berlin 1903. —
(2) N. Bonwetsch, *Methodius* (*Die griechischen christlichen Schriftsteller*, Band 27) Leipzig 1917.

donnée par M. Farges fait honneur à son auteur, d'autant plus que le texte original que nous possédons n'existe pas totalement en grec, et que les fragments faisant défaut doivent être remplacés par ceux de la version slave. Les critiques que l'on pourrait faire quant à la traduction elle-même ne reposent que sur des points de détail ; en un mot, M. Farges a fait une œuvre utile et intéressante. Mais, où nous ne comprenons plus les intentions de notre auteur, c'est d'avoir tenté de faire précéder sa traduction du *Libre arbitre* d'une « introduction » qui, ainsi que l'indique le titre, doit en cent quarante-deux pages exposer « *...les questions de l'origine du monde, du libre arbitre et du problème du mal dans la pensée grecque, judaïque et chrétienne avant Méthode* ». Si intéressante que soit cette tentative — claire pourtant quant à la disposition de la matière —, elle devait aboutir à un résultat fatalement incomplet (1). Nous ne croyons pas que le résultat obtenu équivale la somme nécessaire de travail de recherches et de compilations. M. Farges a-t-il voulu tenter sur ce sujet l'élaboration d'un manuel pratique, destiné à qui veut s'enquérir promptement des notions de l'origine du monde, du libre arbitre et du problème du mal dans la philosophie antique ?

Venons-en à la meilleure partie de l'ouvrage de M. Farges, l'exposition de l'œuvre et de la pensée de Méthode. M. Farges poursuit deux buts. L'un, intéressant l'histoire des religions : établir au moyen des écrits de Méthode, le théologien le plus en vue du christianisme oriental à la fin du troisième siècle, « le mode de développement de la pensée chrétienne après l'entrée en contact avec les doctrines helléniques ». Il s'agit donc de déterminer la part faite à l'œuvre philosophique des Alexandrins par le courant de pensée qui aboutira quelques années plus tard au triomphe des idées d'Athanase à Nicée. Le deuxième but recherché par M. Farges intéresse beaucoup plus la morale : faire revivre la personne même de Méthode et montre comment chez un homme féru de platonisme l'ascension vers le divin et la poursuite de la ressemblance au Christ-Λόγος (2) a su s'effectuer dans cette « sérénité humaine », dans cet optimisme que le néo-platonisme ne put conserver.

Ayant ainsi compris la personne de Méthode, M. Farges était à même de nous donner un travail de valeur, non seulement au point de vue historique et dogmatique, mais aussi comme enseignement chrétien.

M. Farges résume assez brièvement les points relatifs à la vie de l'évêque d'Olympe. En particulier, les textes empruntés à Méthode par Eusèbe, et attribués par celui-ci à un nommé Μαξίμος. Il y aurait eu intérêt à chercher qui fut ce Μαξίμος. M. Farges fait en appendice à son ouvrage une place au problème soulevé à nouveau en 1928, dans la *Theologische Quartalschrift*, par Diekamp au sujet du siège épiscopal occupé par Méthode. Diekamp con-

(1) Pour ne prendre qu'un exemple : M. Farges, nous exposant l'origine du monde selon le Nouveau Testament (en deux pages !) omet totalement de nous parler de la littérature johannique. aussi bien évangélique qu'épistolaire. — (2) Il est intéressant de noter que chez Clément l'ὁμοούσιος ne distingue pas le Père du Fils. Méthode reprend, lui, l'idée de saint Paul qui est la « ressemblance à Christ ».

clut non seulement en faveur d'Olympe mais aussi de Philippes. Toutefois M. Farges ne prend pas position.

L'étude des œuvres de Méthode tient une place importante dans le livre de M. Farges ; on ne peut reprocher à notre auteur, qui veut faire œuvre historique et philosophique de n'être pas entré dans des considérations philologiques plus approfondies. Toutefois il eût été bon de nous signaler d'une façon plus marquée l'apport que nous fournit Méthode pour l'étude de l'évolution de la langue grecque, à cette période de transition qu'est la fin du troisième siècle. Par contre, les particularités de la forme littéraire de Méthode sont longuement exposées ; spécialement en ce qui concerne le Συμπόσιον. Les rapports littéraires de ce dialogue avec le *Banquet* de Platon sont développés d'une manière intéressante ; peut-être M. Farges aurait-il pu insister davantage sur les intermédiaires entre Platon et Méthode, particulièrement en ce qui concerne la mise en scène, qui paraît être identique à celle du cinquième livre de Diodore de Sicile. L'idée si particulière de Méthode, consistant à substituer à l'ἔρως du *Banquet* de Platon la παρθενία, aurait mérité une mention spéciale.

Il faut louer M. Farges de nous avoir donné la traduction intégrale du *cantique* du Συμπόσιον, pièce lyrique intéressante du fait qu'elle est une des premières de ce genre dans la littérature chrétienne. L'enseignement que Méthode s'efforce de tirer, dans cette *hymne à la virginité*, des grandes figures de l'Ancien Testament est un curieux exemple d'application de l'exégèse allégorique.

Ce qui fait l'intérêt primordial de Méthode, c'est sa position vis-à-vis de l'origénisme. Disciple fidèle des apologistes et des Alexandrins dans la conception de la divinité et dans la part faite à la dialectique, Méthode se sépare d'Origène sur des points considérés comme capitaux et qui contribuèrent à la condamnation de ce dernier.

En ce qui concerne les rapports de Méthode avec Origène, M. Farges aurait gagné beaucoup à utiliser les trois ouvrages d'Eugène de Faye sur Origène, qui sont les plus récentes études sur le grand Alexandrin. C'est la seule critique que nous pourrions faire à la bibliographie utilisée par M. Farges ; par ailleurs elle est fort complète. M. Farges a tenu compte des travaux d'Eugène de Faye au sujet de Clément ; pourquoi n'a-t-il fait de même au sujet d'Origène ? Pourtant le dernier volume d'Eugène de Faye sur Origène est paru douze mois avant l'ouvrage que nous étudions ici. M. Farges aurait appris au contact d'Eugène de Faye que l'étude d'un texte doit être faite autant que possible selon la version originale. Pourquoi M. Farges cite-t-il encore saint Paul selon la traduction latine ? (p. 158) Il en est de même pour certains textes d'Origène, de Galien et aussi de Méthode, cités parfois d'après une note personnelle de Bonwetsch ou de Harnack.

M. Farges nous présente un évêque d'Olympe adoptant vis-à-vis du spiritualisme d'Origène une position intermédiaire entre Pierre d'Alexandrie d'une part, Pamphile et Eusèbe de l'autre. Pour Méthode, l'élément intel-

lectuel de la foi puisé dans l'hellénisme par les apologistes et les Alexandrins demeure, mais ne doit pas être prépondérant à la foi. Méthode rejette dans l'héritage reçu des Alexandrins tout élément contraire à la doctrine de l'Eglise. La gnose n'est pas considérée comme un degré supérieur à la foi. L'élément intellectuel de la foi est indispensable au chrétien, mais ne doit pas dépasser celle-ci. Le but du chrétien véritable est de « se développer dans le Christ — par la gnose et la foi ». La base de ce développement est l'étude des Ecritures, dont il faut rechercher le sens spirituel par une exégèse allégorique. L'Ancien Testament sera donc le prototype symbolique du Nouveau. Mais Méthode entrera en contradiction avec son propre principe chaque fois que l'interprétation allégorique d'un texte sera en opposition avec la doctrine. Ainsi le mariage, toujours honoré par l'Eglise contre les théories des sectes rigoristes, amènera Méthode à prendre à la lettre les enseignements de la Genèse sur cette question. Il en sera de même pour la résurrection ; Méthode se séparera d'Origène et affirmera l'existence de la résurrection corporelle, car, pour qu'il y ait rédemption, il faut qu'il y ait eu primitivement incarnation. « Le Λόγος en s'unissant à l'homme le sauve tout entier ; c'est-à-dire le ramène à l'état d'incorruptibilité antérieur à la chute originelle. Le corps dans ses éléments actuels doit par conséquent participer à cette rédemption. Soumis à la dissolution, purifié de la souillure par la mort, il doit ressusciter à la gloire première. »

En morale, Méthode rejoindra alors Origène pour la lutte contre le dualisme et le fatalisme gnostique ; il affirmera que le libre arbitre est une faculté naturelle de l'homme. C'est là un don de Dieu fait à l'homme dès l'origine. Cette activité libre avait été entravée par la déchéance première ; celle-ci n'a pas consisté en une soumission à une puissance mauvaise déjà existante, ce qui aurait supposé un dualisme — bien qu'Origène l'ait prévenu en disant que cette puissance mauvaise n'existait pas dès l'origine —. Méthode voit plutôt dans cette déchéance de l'homme le résultat d'un aveuglement de la créature qui a simplement désobéi à la volonté divine. Le libre arbitre selon Méthode consistait en la possibilité de choisir entre l'obéissance ou la désobéissance à la volonté de Dieu. L'incarnation du Λόγος dans la personne du Christ, Fils coéternel à Dieu, permet à l'homme d'être relevé à la condition d'y travailler lui-même ; les tentations demeurent présentes, mais grâce à Christ l'homme est plus fort pour les surmonter. La part due aux écrits de Platon et à la morale du Portique est grande dans cette théorie de la rédemption, mais elle exerce plus son influence dans la forme de la construction que dans la pensée elle-même ; ainsi les effets de la concupiscence sont-ils décrits par Méthode assez semblablement à la chute des esprits chez Platon.

Ce qui fait l'importance de la pensée de Méthode c'est surtout la mystique qui vient compléter cette morale. Le troisième siècle qui, avec le néo-platonisme, s'efforçait de donner libre cours aux aspirations religieuses en recherchant l'union personnelle avec la divinité, a fourni à Méthode les termes de sa mystique (p. 185). Celle-ci est avant tout d'inspiration paulinienne. « Devenir

des Christs » tel doit être le but du chrétien. L'âme du disciple véritable doit s'incorporer le Christ. L'âme doit devenir l'épouse du Sauveur. La communauté des âmes forme l'Eglise ; c'est pourquoi l'Eglise elle-même est l'épouse du Christ. Le corps étant ainsi que l'âme de création divine, l'existence dans la παρθενία sera la seule manière d'arriver à cette ressemblance et communion parfaite avec le Christ. La παρθενία n'est que le résultat d'un long progrès moral de l'humanité. Le Christ est le premier à avoir par son exemple prêché la παρθενία en tant qu'état du disciple véritable. Toutefois le mariage garde son caractère sacré comme voulu de Dieu pour l'humanité déchue ; mais grâce à Christ, l'homme peut renoncer au mariage et redevenir de ce fait plus identique à sa nature première. La virginité est donc la part des âmes d'élite. Or, ce sont elles qui forment la véritable Eglise. Le rôle de chaque disciple du Christ dans l'Eglise est de participer à l'œuvre rédemptrice dans le monde (1).

La valeur de la mystique de Méthode réside dans le fait que le don du corps à lui seul est insuffisant pour celui qui veut devenir véritablement disciple du Christ. Les vierges doivent arriver à la connaissance parfaite ; l'étude de l'Ecriture en est le seul moyen. Il faut selon Méthode consacrer sa vie entière à cette étude.

Le dessein de l'évêque d'Olympe est donc de montrer que, pour qui veut arriver à la connaissance et à l'union avec le Christ-Λόγος, il faut avoir réellement la possession de la Vie ; c'est une tâche vers laquelle doit se tourner l'être tout entier, et durant toute son existence. Le sacrifice du corps ne suffit pas ; il n'est pas le but, mais un moyen seulement. Uni au sacrifice de l'esprit qui se consacre à l'étude des Ecritures, il permettra au chrétien de sonder les merveilles de la gnose véritable et éternelle.

M. Farges veut montrer ainsi comment l'ascétisme de Méthode, inspiré directement de celui de Clément, resta chose positive, touchant beaucoup plus aux qualités de l'âme qu'aux retranchements parfois contre nature qui caractérisent l'ascétisme du monachisme grec du quatrième siècle et des Pères du Désert. « L'ascétisme de l'évêque d'Olympe ne connaît pas ces outrances. Bien qu'il ne se fasse pas d'illusions sur la réalité qui l'environne, sur l'abaissement général de l'idéal chrétien, il a confiance dans la nature humaine régénérée par le Christ et dans l'action des meilleures âmes, celles des vierges et des purs, qui se laissent tout entières saisir par l'esprit du Christ en reproduisent le modèle au milieu du monde, et constituent au sein de l'Eglise le ferment rédempteur. » (p. VIII)

Nous trouvons donc chez Méthode une théologie qui, unissant sur un même plan la tradition à la spéculation, est bien en avance sur son époque.

(1) Il eût été intéressant de nous montrer d'une manière plus systématique quels furent avec l'Eglise les rapports de ces deux classes de chrétiens vivant soit dans le mariage soit dans la virginité ; et de nous dire par là ce qu'est devenue à la fin du troisième siècle la répartition des chrétiens en ὑλικοί, νήπιοι et ψυχικοὶ selon Clément.

Comme l'a fait remarquer Harnack, « la théologie de Méthode se trouve déjà au dernier degré auquel parviendra la théologie grecque ». Au quatrième siècle les Cappadociens eux-mêmes ne l'égaleront pas ; seul Cyrille d'Alexandrie aura quelque analogie avec lui.

Félicitons donc M. Farges de s'être attaché à nous donner une connaissance plus profonde de Méthode et d'avoir apporté sa pierre à la reconstitution de ce troisième siècle dans l'Eglise d'Orient. De telles études il ne peut ressortir pour nous que des enrichissements et des avantages; ne serait-ce que pour contribuer à extirper des esprits l'idée fausse que si Origène a été condamné par l'Eglise son christianisme et celui de son école devaient être inférieurs au christianisme essentiellement juridique d'un Tertullien et d'un Cyprien.

Avril 1930.

Etienne DE PALÉZIEUX.